

## La Guerre des avions de papier

Depuis plusieurs semaines, la colère grondait dans les écoles, surtout celles des quartiers populaires de Paris. Durant les récréations, on n'assistait plus aux joyeuses bousculades habituelles. Plutôt que de jouer, les enfants se réunissaient par petits groupes pour tenir de mystérieux conciliabules.

Les maîtres n'avaient pas besoin de demander quel était le sujet des conversations. Ils le connaissaient et ne pouvaient que soupirer. Jamais, se disaient-ils, jamais, on n'aurait dû autoriser les enfants à confectionner des avions en papier.

Au début, ce ne fut qu'un jeu innocent. Les plus doués en pliage enseignaient aux autres la meilleure façon de réussir un avion à la fois léger et résistant, pouvant voler longtemps sans tomber comme une feuille morte.

Bientôt, les cours d'école ressemblèrent à des aéroports, au moment de la récréation. Des dizaines d'avions de toutes les formes croisaient leur vol, les uns exécutant des arabesques, des spirales, d'autres filant au loin, comme pour prouver que le plus court chemin d'un point à un autre était bien la ligne droite. Les surveillants se réjouissaient, il y avait longtemps que les élèves ne s'étaient montrés aussi dociles.

Un matin, un enfant plus audacieux que les autres eut l'idée saugrenue de monter dans son avion de papier. Rien de plus facile avec un peu d'imagination, sans même avoir à fermer les yeux. Comme il n'en descendait plus, des copains de sa classe l'imitèrent, bientôt suivis par d'autres

enfants. En très peu de temps, tout le monde fit la même chose.

Comme c'était agréable de se laisser glisser sous le vent ou de descendre vers le sol en dessinant des courbes. Certains élèves parvenaient même à la hauteur du deuxième étage des bâtiments. Ce qui leur permettait de voir les classes de l'extérieur.

Des enfants qui habitaient tout près de l'école parvinrent à rentrer chez eux d'une seule traite, en empruntant ce nouveau moyen de transport. Ceux dont le logis paternel était situé plus loin, à plusieurs rues, prirent également l'habitude de se rendre à l'école en avion, ainsi que d'en revenir. C'était tout de même moins dangereux qu'à pied ou en vélomoteur. Au moins n'avaient-ils plus à craindre les pare-chocs des voitures.

Il y eut pourtant des accidents, heureusement sans gravité. C'était dû au fait que les avions de papier pliés pour être mis dans une poche ou rangés dans un cartable volent beaucoup moins bien ensuite. Ils n'ont plus cette raideur qui leur permet de tenir l'air assez longtemps. Aussi se mettent-ils à tomber brusquement, comme un vulgaire morceau de papier. La plupart des victimes s'en tirèrent avec de simple égratignures ou quelques bosses. Un seul enfant fréquentant l'école Vitruve, dans le quartier de Charonne, se fractura le poignet gauche.

Rien de bien grave, mais c'était assez pour inquiéter la majeure partie des élèves aviateurs. Pourquoi prendre des risques alors qu'il était si facile de ne pas plier les avions ? Il suffisait d'aménager dans les cours, ou mieux encore, dans les préaux d'établissements scolaires, des emplacements réservés aux avions de papiers ! Très vite, on leur trouve un nom : des Mini-Orly.

Les enfants n'exigeaient pas des pouvoirs publics que soient débloqués de gros crédits. Pas question de prendre même une petite part du budget destiné à l'enseignement. Ils se chargeaient volontiers des travaux, eux-mêmes, en

dehors des heures de cours. Quant au matériel, ils étaient prêts à fournir des pièces de jeux de construction pour les tours de contrôle.

Une demande officielle fut déposée au ministère de l'Air. A une délégation d'élèves, un des collaborateurs du ministre promit que le dossier serait examiné au plus vite.

Hélas, ce dossier leur fut renvoyé deux semaines après. Non seulement, il ne comportait aucune réponse, mais on l'avait corrigé comme s'il s'agissait d'un simple devoir. Dans la marge étaient inscrites des appréciations peu flatteuses sur le style de la demande. On avait souligné les fautes d'orthographe à l'encre rouge. Par exemple, Orly avait été écrit... Orlit. Certains pluriels avaient un air singulier, il est vrai.

La population scolaire prit fort mal la chose, considérant que c'était vexant pour les élèves. On choisissait bien mal le moment de relever les fautes d'orthographe ! Il y avait urgence à prendre une décision, avant que l'agitation ne gagne toutes les écoles.

Evidemment, on travaillait de moins en moins. Même durant les heures de classe, on discutait ferme. Si les uns, découragés, parlaient d'abandonner l'usage des avions de papier, les autres affirmaient qu'il fallait tenir bon. A la lenteur et la pesanteur administratives, on devait opposer des forces unies et décidées, disaient-ils. Ils parlaient comme des grands, ces chers petits. On voyait qu'ils lisaient les journaux de leurs parents.

L'avenir leur donna raison. Cette fois, le projet de « Mini-Orly » fut examiné avec beaucoup de bienveillance. On ne pouvait encore parler de victoire, mais elle était prévisible. On allait gagner.

C'était pavoiser un peu trop vite. En moins d'une journée, de fâcheux incidents vinrent perturber la bonne marche des choses. La faute en incombait à des enfants trop belliqueux.

Les premiers accrochages eurent lieu au-dessus de la rue de Bagnolet. Ce n'était qu'une étincelle. Mais elle faillit mettre le feu à tout le ciel de Paris. Voici dans quelles circonstances.

Des enfants qui allaient trop souvent au cinéma pour voir surtout des films de guerre eurent l'idée de transformer leurs pacifiques avions de papier en redoutables avions de combat. Ils obligèrent même leurs voisins de classe à armer leur appareil respectif, en leur montrant de quelle manière confectionner une mitrailleuse ou un lance-missiles et de les fixer solidement aux ailes de leur engin.

Un écolier très imaginaire suggéra de former des escadrilles. On se donna des noms pour mieux se reconnaître, des noms qui devaient servir d'indicatif comme « Taille-Crayon » ou « Gomme à encre ».

Les plus doués se chargèrent de former les pilotes, en leur apprenant à se servir de leur armement. Très vite, un grave problème se posa. Pour faire voler un avion de transport ou de tourisme, rien de plus facile, il suffit de faire vibrer les lèvres et la langue, ce qui donne « Brrr Brrr Brrr », le bruit du moteur. Pour les mitrailleuses, c'est « tac tac tac ». « Poumpoumpoum » pour les armes de plus gros calibres. Quant aux lance-missiles, ils font « Shoooooff » au départ.

Mais essayez donc de faire « Brrr Brrr » et « Tac tac tac » en même temps ! Ce n'est pas facile, surtout quand on manque d'entraînement.

Des écoliers très calmes, pas belliqueux du tout, qui venaient de quitter une école située rue de Lesseps furent les premières victimes de cette guerre aérienne. De tous côtés, ils virent foncer sur eux des avions de papier marqués « Taille-Crayons ». Ils ne durent leur salut qu'à la grande maladresse des pilotes. Dès qu'ils voulaient faire crépiter la mitrailleuse par des tac tac tac, ils perdaient de la hauteur, ne pouvant faire « Brrr Brrr ».

Quand ils apprirent tous les détails de cette attaque, les plus combattifs des élèves de l'École Lesseps décidèrent eux aussi de former des escadrilles d'avions de guerre, afin d'assurer la protection des élèves des petites classes se rendant à l'école.

C'est ainsi que furent construits vingt avions « Plumier », dix avions « Cahier de Brouillon », ainsi que cinq appareils appelés « Encre Noire ». Ils étaient plus spécialement destinés à des opérations de bombardement, devant déverser des cartouches d'encre à l'entrée des écoles ennemies.

Le premier raid ne tarda guère, il eut lieu le lendemain. A l'école Vitruve, dans la rue du même nom, les élèves de six classes jouaient dans la cour de récréation quand ils furent aspergés d'encre violette. Des maîtres d'école en reçurent leur part. Appelé d'urgence, le directeur de l'établissement n'en crut pas ses yeux. Voir autant de taches d'encre à une époque où l'on ne se servait plus depuis belle lurette que de crayons-feutres ou de crayons à bille prouvait que l'on vivait des temps bien troublés. Ne sachant que faire, le pauvre homme se contenta de lever les bras au ciel.

Un ciel qui devenait de moins en moins vide. Chaque attaque provoquait une nouvelle mobilisation. On ne parlait que de représailles punitives. Bientôt, plus une seule école ne put se tenir à l'écart du conflit.

Comme de plus en plus d'élèves savaient faire « Brrr » et « Tac tac tac » en même temps, les combats devinrent très meurtriers. Un Jeudi matin, la rue de Bagnolet offrit un spectacle désolant. Bouteilles à encre cassées, avions déchirés, réduits en lambeaux de papier. Les balayeurs de rues qui ne cessaient de maugréer comptèrent plus de cent appareils abattus. Plus d'un pilote dut rentrer à pied, en pleurant.

Le lendemain, ce fut bien pire. Dès les premières heures, la bataille aérienne reprit. Cette fois, c'était au-dessus

de tous les quartiers de Paris. On se battait d'école à école pour vider de vieilles querelles. Ecoles libres et laïques se trouvèrent souvent opposés. Tous les prétextes étaient bons pour prendre l'air. La guerre faisait rage.

On comptait de plus en plus de victimes. Des élèves très astucieux et assez habiles de leurs dix doigts parvinrent à fixer des lance-pierres sur leurs appareils. D'autres surent confectionner des lance-boules pointues, des diffuseurs de poil à gratter ou de poivre, pour faire éternuer l'ennemi.

On vit mieux encore, du côté de Passy et des Invalides, quartiers où les enfants ne manquant pas d'argent de poche. Réunissant leurs économies, ils se firent installer des postes radio très légers, ce qui permit aux pilotes de correspondre entre eux, sur ondes courtes. On put alors entendre ce genre de dialogues :

— J'appelle Pont de l'Alma 32, j'appelle Pont de l'Alma 32, m'entendez-vous ?

— Oui, cinq sur cinq...

— Où en êtes-vous de votre mission ?

— Malgré les attaques incessantes des chasseurs de l'école de Bourdonnais, j'ai pu larguer toutes mes boules pointues. Elles ont atteint leurs cibles. Les gens sont obligés de se boucher le nez...

— Bravo, vous aurez la croix, m'entendez-vous toujours ?

— Oui, cinq sur cinq...

— Moi, je vous donne dix sur dix...

Autant dire que pas un pigeon ne put s'envoler de la journée. Les moineaux restèrent prudemment cachés dans les arbres. Même les chats et les chiens évitaient de se montrer.

Les parents d'élèves commençaient à se demander ce qu'il allait advenir d'une telle situation. Non seulement, il n'était plus question de « Mini-Orly » dans les écoles, mais les maîtres se préparaient à sévir. Les uns, par des

distributions de mauvais points et de zéro de conduite, les autres en obligeant les pilotes à recopier des centaines de fois des phrases du genre : « Les avions de papier ne doivent être utilisés que dans un but pacifique ».

Peine perdue, les enfants se moquaient bien des sanctions ou des punitions, alors que la guerre faisait rage dans le ciel parisien. Ils ne prenaient même plus la peine de faire leurs devoirs ou d'apprendre leurs leçons. Il y avait quelques partisans de la paix qui se rendaient d'école en école pour dire que tous les écoliers étaient frères, n'ayant aucune raison profonde de se combattre, mais personne ne les écoutait. Même quand ils répétaient que l'époque des examens approchait.

Des enseignants gémissaient qu'on avait à craindre des drames, la situation pouvant s'aggraver encore plus. Ils n'avaient pas tort. Des enfants, auxquels on avait pourtant répété souvent qu'il ne faut pas jouer avec des allumettes, s'en servirent tout de même pour bombarder une école de la rue de Vaugirard.

A cause d'un vent du Nord assez violent, le feu prit rapidement de l'extension en dégageant une épaisse fumée jaune. Dans une classe du dernier étage, une vingtaine de fillettes se trouvèrent cernées par les flammes. Terrorisées, certaines voulaient se jeter par la fenêtre. D'autres tentèrent de fuir par les toits, au risque de se rompre le cou.

Grâce à l'extrême rapidité des pompiers qui ne tardèrent pas à arriver, le feu se trouva rapidement circonscrit. On fit descendre les petites filles par la grande échelle. La directrice en était à se féliciter, répétant que tout se terminait au mieux, quand on entendit des cris affreux.

Dans le fond d'un couloir, on venait de découvrir trois écolières gisant inanimées sur le carrelage. Elles avaient été asphyxiées par la fumée. Le drame prenait allure de tragédie.

Toutes trois vivaient encore, assurèrent les médecins. Mais leur cœur battait si faiblement qu'on pouvait craindre

le pire. Surtout pour l'une d'entre elles, la petite Emilie, huit ans. On les avait installées dans un service de réanimation de l'Hôpital Boucicaut, tout près.

La nouvelle fit le tour de Paris, à la vitesse de l'éclair. Avant même que les radios diffusent l'information, tous les écoliers savaient que trois petites filles luttaienent contre la mort, à cause de leurs combats fratricides. Autant dire qu'il n'y eut plus un seul avion de papier dans le ciel de Paris. Même pour emmener des délégations d'enfants vers l'hôpital.

Elles furent très longues, ces heures d'attente. Si deux fillettes paraissaient sauvées, définitivement hors de danger, l'état de santé de la troisième, Emilie, se révélait inquiétant. Son cœur s'était déjà arrêté deux fois. Il avait fallu le faire repartir électriquement.

Pour conjurer le mauvais sort, beaucoup d'enfants déchirèrent leurs avions de papier, se jurant bien de ne plus en refaire un seul. Les corbeilles à papier en étaient pleines.

Peut-être ce sacrifice servit-il à quelque chose. Le lendemain matin, les postes à transistors annoncèrent tous en même temps la bonne nouvelle : Emilie était sauvée, elle venait de sortir du coma.

Le soulagement des écoliers se manifesta par des cris de joie et des embrassades. Des groupes se rendirent d'une école à l'autre pour se communiquer l'information, que personne n'ignorait, d'ailleurs.

Depuis, on a confectionné beaucoup d'avions de papiers, mais plus jamais pour jouer à la guerre. Les enfants veulent éviter d'être aussi bêtes que les grands. En revanche, il est question de les utiliser pour le ramassage scolaire des plus petits. Ce qui économiserait du carburant. Le vent coûte moins cher que l'essence, non ?

## En vacances avec Vercingetorix ou Napoléon

Demander un autographe à François 1er, Vercingétorix ou Napoléon, ou même passer ses vacances en leur illustre compagnie, c'était maintenant chose possible. On venait de commercialiser chez Citroën un modèle de véhicule temporel qui permettait de faire voyager une trentaine de personnes à travers le temps, d'une époque à l'autre. Vitesse de pointe, cent à l'heure. C'est-à-dire qu'en une heure, on pouvait franchir cent années, soit un siècle, sans ressentir le moindre malaise.

Autant dire que le succès fut immédiat. Les files d'attente s'allongeaient devant les bureaux d'inscription. On se félicitait que les organisateurs de croisières dans le passé aient su voir si grand. Pratiquement, on pouvait se rendre en n'importe quel siècle. Voulait-on assister à l'arrivée de Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII, se retrouver à Versailles au petit lever du Roi-Soleil, voir Louis XVI danser la Carmagnole avec les grandes vedettes de la Révolution française, Saint-Just, Robespierre ou Danton, frémir avec le public des tournois du Moyen-Age, il suffisait de s'inscrire.

Il ne fallait surtout pas oublier de consulter les tableaux affichés à l'entrée des bureaux d'inscription, car on refusait du monde pour un certain nombre de voyages temporels, comme on disait déjà. Ainsi, il fallait s'y prendre six mois à l'avance pour le circuit de la Guerre de Cent ans, tant il y avait de demandes. Evidemment, tout le monde voulait rapporter un autographe de notre héroïne

nationale, Jeanne d'Arc, ou de Duguesclin. Ils n'en distribuèrent plus qu'à certaines heures de la journée.

La croisière du Christ remportait également un franc succès. Elle consistait en un circuit de deux semaines qui permettait d'assister à la naissance de Jésus, à Bethléem, ainsi qu'à sa mort, 33 ans après, non sans avoir assisté à des baptêmes dans les eaux du Jourdain ou écouté des sermons sur le mont des Oliviers. Les apôtres donnaient des conférences à l'usage des vacanciers du futur, celles de Saint Jean faisaient le plein, racontait-on.

Il y avait tant de possibilités que le choix du circuit se révélait souvent bien embarrassant pour ceux qui voyageaient à plusieurs, couples ou familles. Les uns désiraient partir en Italie sur les traces du général Bonaparte, d'autres préféraient se retrouver en Gaule, à l'époque de Vercingétorix, pour boire du véritable hydromel, ou faire partie de l'une des croisades. C'était des discussions à n'en plus finir.

Ceux qui avaient l'esprit moins aventureux préféraient opter pour les villages édifiés par des clubs, souvent à l'embranchement de deux siècles, ce qui permettait des excursions à travers plusieurs dynasties, dans la même journée. On s'inscrivit surtout pour le Village du Drap d'Or, afin d'assister à la rencontre historique de François 1er, le sémillant roi de France, et d'Henry VIII, roi d'Angleterre, et aussi le « Village Gaulois » situé dans la région de Lutèce. Des places étaient réservées pour le siège d'Alésia, ce qui permettait d'apercevoir Jules César de loin.

Ceux qui ne trouvaient pas de place ailleurs se résignaient souvent à passer une dizaine de jours en l'an 800, au « Village Carolingien ». Il y avait toujours de la place, ce lieu de vacances ne rencontrant que peu de succès auprès des enfants, surtout. Il est vrai que la principale attraction était l'inauguration de la première école par

Charlemagne, lui-même. Au moment des vacances, les écoliers préféraient se trouver ailleurs.

Pour le « Village Préhistorique », il fallait souscrire une assurance spéciale. Non pas qu'on risquait de prendre froid dans les cavernes, très bien aménagées en ce qui concernait le chauffage. Mais le danger venait des animaux qui approchaient parfois très près des grottes touristiques. Il y avait des mégalosaures particulièrement carnivores, de gigantesques diplodocus longs de vingt-cinq mètres et pesant jusqu'à vingt tonnes, des brontosaures, des tricératops, des iguanodons, des trachodons... Sans parler de l'affreux cératosaurus, lézard géant qui pouvait se tenir debout. L'un d'eux était parvenu à se saisir d'un hélicoptère en plein vol. Il avait dû le prendre pour un vulgaire ptérodactyle.

Ces dangereux animaux étaient pourtant très appréciés des amateurs de safaris, les chasseurs, trop heureux de pouvoir traquer un gibier aussi original. L'ennui, c'était qu'il était interdit d'emporter ses prises qu'il fallait laisser sur place. Comment rapporter un mammoth dans de petits véhicules ? On vit un pêcheur pleurer en rejetant à la rivière les carcasses d'un énorme ichthyosaurus et de deux ptérichthys.

Même interdiction pour ceux qui embarquaient sur la « Santa Maria », le bateau de Christophe Colomb, ou les bâtiments de Magellan ou de Vasco de Gama, sur lesquels étaient également prévus des cours d'initiation à la navigation à voile. Pas question de rapporter le moindre souvenir, même une petite parcelle de butin, une fois débarqué aux Amériques.

Tout le monde savait que les douaniers se montreraient sans pitié, à l'instant du retour au XXème siècle. Les plus surveillés étaient les participants aux croisades dont la plupart se joignaient aux pillards de villes comme Antioche, Constantinople ou Jérusalem. Pas question de prétendre tromper les cerbères du temps. Il s'agissait de